

Jacques Adam

Acte et démenti *

Il y a un certain paradoxe à parler d'acte en psychanalyse quand il n'y en a pas d'autre que celui de la parole : l'acte de parole. La puissance du signifiant dont l'effet est familier au discours des religions fait aussi promesse de changements en psychanalyse mais, contrairement aux miracles, la psychanalyse ne peut laisser espérer qu'un changement dans le rapport du sujet à sa jouissance.

Lacan a consacré une année de séminaire à l'étude de l'acte analytique (1967-1968) en le traitant à partir du binaire être/penser et non acte/parole, pour arriver à le définir en relation à la place à donner à l'objet *a* dans l'expérience analytique : le psychanalyste ne pense pas quand il opère, c'est-à-dire dans l'acte analytique ; il doit pourtant penser la psychanalyse ; tout dépend de la place à donner à l'objet *a* dans cet acte – c'est le sens du compte-rendu qu'il fait de son séminaire sur l'acte analytique ¹.

La notion d'acte en psychanalyse ne semble compréhensible qu'ordonné à une logique de la négation : « ne pas penser ». Mais aussi « démentir », terme que Lacan reprend de la *Verleugnung* freudienne : « [...] cette position inaugurale de l'acte analytique, qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir ² ».

Lacan rapproche explicitement l'acte de la *Verleugnung* freudienne, dont il est intéressant de rappeler le sens général, l'emploi

* Intervention à l'École de psychanalyse du Champ lacanien, séminaire d'École, février 2005.

1. J. Lacan, *Autre écrits*, Paris, Le Seuil, p. 377. « Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère. Un "je ne pense pas" qui est de droit suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer. »

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV*, « L'Acte analytique », non publié, séance du 19 juin 1968.

chez Freud et la manière dont Lacan l'utilise pour définir l'acte analytique.

Démentir

Démentir a toujours à voir avec la vérité.

Démentir, c'est nier et corriger ce qui avait été précédemment déclaré et affirmé, retenu pour vrai, pour tenter d'y apporter un *plus* de vérité. Mais cela, c'est ce qui se passe dans l'ordre purement langagier, dans l'ordre du signifiant ; ça ne vaut pas grand-chose du point de vue de la vérité. On peut démentir *ad libitum*. La vérité n'en est toujours que plus repoussée. Le problème se complique encore quand on est au niveau de l'acte : est-ce dans la tension, voire la contradiction, entre acte et parole que se fait le jeu du démenti – ce que je dis peut être entièrement démenti par ce que je fais ? Mon acte dirait alors plus le vrai que mes paroles. Mais ce peut être aussi le contraire : j'agis au nom de ce que je crois être vrai en tenant un discours tout autre. L'embarras vient de l'accent qu'on met sur le sujet ou sur l'objet du verbe démentir (ce que font les dictionnaires). « Je » peut démentir quelque chose mais il peut y avoir quelque chose qui vienne « me » démentir.

Il semble que Lacan ne prenne le problème que de ce dernier point de vue : c'est, pour lui, le réel qui vient démentir (« il y a toutes sortes de démentis qui viennent du réel »). Le démenti est un effet du réel. Tandis que Freud – ce essentiellement dans son approche clinique – le sujet est fait véritable sujet de l'action de démentir : l'enfant « dénie » (comme on l'a traduit) la réalité – la réalité de la castration chez la femme. Pour Freud, donc, le sujet, par un système de défense qui le divise entre déni et reconnaissance, peut démentir quelque chose de la réalité. Pour Lacan, c'est le réel qui dément.

On peut alors se demander : le réel, il dément quoi, et à qui ? Peut-être faut-il laisser ce verbe dans une forme intransitive : le réel, il dément. Comme on dit : il pleut. C'est-à-dire : il y a du démenti, comme Lacan dit *Y'a d'l'un*. Rendre intransitif ce « démentir » serait une manière d'affirmer quelque chose du réel et de la vérité qui ruse avec, pour dire que parole et acte ne peuvent jamais coïncider.

Ce que dès lors Lacan va faire est d'aller déporter le problème du démenti du côté de l'acte, d'aller voir ce que devient cette ruse de

la vérité avec le réel dans l'acte analytique – pour que cet acte soit en même temps de l'ordre du réel et qu'il ait effet de vérité.

Le démenti chez Freud

Freud utilise le terme de *Verleugnung* du début à la fin de son œuvre. Mais le sens précis dans lequel il l'emploie ne sera clair qu'à la toute fin dans son dernier article « Le clivage du moi dans le processus de défense ³ », quand il l'applique à la clinique du fétichisme, enlevant là une ambiguïté qu'il avait laissée planer sur le rapport du sujet à la réalité dans la clinique des névroses et des psychoses. D'où, on le peut noter au passage, l'idée reçue que la *Verleugnung*, le démenti, est le mécanisme propre de la structure perverse, à côté de la *Verwerfung* (le rejet forclusif) pour les psychoses et de la *Verdrängung* (le refoulement) pour les névroses. Il ne semble pas que Lacan ait retenu vraiment cette tripartition clinique ; il s'est servi de la *Verleugnung* beaucoup plus du côté de la « clinique de l'acte analytique » que du côté de la psychopathologie clinique. Cela dit, l'acte analytique a quand même besoin d'être démarqué de la jouissance perverse et c'est à cela que lui sert aussi la qualité d'irréductibilité de l'objet *a*.

L'ambiguïté clinique que Freud avait laissée planer venait de sa découverte, en 1924, d'un autre mécanisme de défense « analogue au refoulement », dit-il, que le moi emploie pour se défendre du monde extérieur, en acceptant de perdre son unité adaptative et en « se crevassant, en se morcelant ». On peut dire que le sujet se dément, comme on le dit d'un bâtiment fissuré puisque « démentir » fait aussi partie du vocabulaire de l'architecture. Cet autre mécanisme de défense que Freud découvre, c'est donc le démenti que le sujet pervers apporte à la castration féminine tout en étant bien obligé de reconnaître la réalité du manque. D'où sa division subjective (sa *Spaltung*, sa refente) à l'égard de la réalité, à laquelle il croit sans y croire. Pour mieux dire, il n'est *pas sans y croire*.

Ce mécanisme de défense est donc différent du refoulement. Le refoulement, c'est la manière dont une chose est rejetée de l'ordre conscient, passée en dessous, ignorée, niée. C'est même le seul

3. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1985.

moyen que l'inconscient a de dire non. Le démenti, lui, est le moyen rusé, *kniffig*, dit Freud, de dire à la fois oui et non. C'est une manière de reconnaître que deux choses contradictoires peuvent coexister. C'est donc une autre logique que celle du principe de non-contradiction de l'inconscient, une logique qui porte en elle une ambiguïté, à laquelle Lacan va donner sa solution avec l'objet *a*, cet objet in-déniable, « immune à la négation » (séminaire du 20 mars 1968).

Retenons en tout cas que Freud fait du démenti, corrélatif du clivage du moi, un fait de structure du fonctionnement de l'inconscient, et non pas une pathologie supplémentaire du moi.

L'acte et le démenti chez Lacan

Lacan reprend la question de la *Verleugnung* à partir de là où Freud l'a laissée dans son dernier article. Et il l'a laissera lui-même en suspens, quand il la rapporte à la question de l'acte analytique, à cause des événements de Mai 68. Son avancée vers ce point avait en effet été retardée par des « malentendus », comme il le dira plus tard, lors des discussions avec les participants de son séminaire des deux années précédentes (« L'objet de la psychanalyse », 1965-1966, « La logique du fantasme », 1966-1967).

Je résume le débat : André Green fait en décembre 1965 un exposé sur l'objet *a* à l'École normale supérieure. Lacan l'en félicite bien que cet article soit une critique de la notion lacanienne d'affect. Pour cela, Green se sert de la *Verleugnung* freudienne pour dire que le représenté de la perception n'est pas refouable, au contraire de l'affect et du signifiant qui commande l'effet-sujet, et que la *Verleugnung*, pour sa part, désigne ce qui maintient la possibilité du oui dans l'inconscient, même mâtiné de non, position qui serait le propre de celle de l'analyste dans l'exercice de ses fonctions.

Lacan essaye alors de faire reprendre la question par Conrad Stein et par ses propres élèves (Melman, Conté), qui, de malentendus en malentendus, dévient le problème sur la *Bejahung* et la *Verneinung*, puis sur la *Verwerfung* et la *Verdrängung*, pour dire en quelque sorte que tout cela est à peu près du pareil au même. À savoir que l'inconscient, à coup sûr, fonctionne pour se défendre par le moyen du rejet, par sa manière ambiguë de dire non, et que, par conséquent, la position de l'analyste, si elle doit être synchrone à la position de

l'inconscient, ne peut être que celle du oui, de la *Bejahung*, de la vérité qui s'affirme, et en tout cas pas celle de cette *Verleugnung* qui dit à la fois oui et non et qui ne peut donc pas être tenue pour le mécanisme racine de l'effet-sujet.

Lacan est alors obligé de reprendre le problème à partir du moteur même de la psychanalyse, à savoir à partir du transfert et du sujet supposé savoir. Quand on y pense bien, au fond, il est naturel de reprendre la question du démenti à partir de la question du savoir en jeu dans l'expérience analytique, le savoir inconscient, puisque cette *Verleugnung* est aussi un *je sais* et un *je ne sais pas* à la fois, un *pas-sans-savoir* qui est le mode de travail de l'inconscient et sa forme de ruse avec la vérité.

L'astuce de Lacan est de connecter cette approche au demeurant très freudienne de la *Verleugnung* et de son indice de savoir à la question de l'acte analytique et, de cette connexion, d'indiquer alors cette fameuse place topologique idéale de l'objet *a*, qui résout l'ambiguïté même de l'acte analytique en lui donnant son statut de réel.

Qu'est-ce qu'un acte ? C'est ce qui instaure le sujet comme tel, un sujet nouveau, d'être produit de la coupure signifiante. Il produit un sujet représenté comme division pure mais limité par la méconnaissance des effets de son acte même (César franchissant le Rubicon). L'acte est aussi répétition du signifiant de l'acte sexuel dont la dimension incestueuse est comprise et méconnue dans le savoir de l'Œdipe. L'acte expose toujours le sujet à être démenti par les effets de son acte même.

L'acte analytique comporte aussi cette dimension de démenti. Au départ de l'acte analytique, dit donc Lacan, il y a « cette position qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir ». Quelle est cette chose ? Au départ de l'expérience analytique, il faut accepter de supporter le transfert, accepter d'être le support du sujet supposé savoir qui à la fin de l'expérience va choir. Or, le psychanalyste sait qu'il va déchoir comme sujet supposé savoir et qu'il va venir à cette place du désêtre du sujet supposé savoir comme reste de l'opération, comme *a*.

Son acte est de faire jouer le sujet supposé savoir, de s'y prêter comme support, tout en sachant qu'il n'est pas le sujet supposé savoir qu'on lui impute d'être, puisqu'il va en chuter et se « méta-

morphoser » en *a*. Son acte dément donc ce avec quoi l'opération s'instaure. Il sait qu'il n'est pas le sujet supposé savoir et cependant il s'offre à l'être. Ce n'est pas un déni, c'est une opération faite avec le clivage dans le savoir que le sujet en analyse au bout de l'expérience reprend à son compte (la barre qui « rapplique sur le sujet ») quand il s'aperçoit que l'analyste n'est plus que le rebut de cette expérience, de cette promesse de savoir qui s'était présentée au début de l'analyse.

L'analyste n'est pas sans savoir cela, pas sans savoir qu'il viendra à cette place, tout en acceptant pourtant de jouer le jeu de l'inconscient, c'est-à-dire celui de supporter qu'il existe un savoir sans sujet. Autrement dit, l'analyste n'est pas sans laisser se développer chez l'analysant la croyance qu'il n'y a pas de manque dans l'Autre en même temps que c'est son propre être qu'il sait être installé au niveau de ce manque, un manque de savoir, puisqu'il n'est ni ce savoir ni même ce sujet qu'on suppose savoir.

C'est là une des ruses de l'inconscient que de laisser supposer qu'il y a un sujet supportant le savoir. Et c'est cela qui conduit l'analyste qui accepte qu'on le croie sachant à commettre cet acte que Lacan dit en porte-à-faux, en porte-à-faux puisqu'il se joue avec le *je sais/je ne sais pas* de la *Verleugnung* et de la *Spaltung* subjective.

L'analysant, par ce que l'acte de l'analyste permet, et qui, lui, l'analysant, est engagé par la promesse de savoir liée à l'observation de la règle fondamentale, va se réaliser en S barré, c'est-à-dire du côté de l'impuissance du savoir, qui est le moment dépressif du trajet analytique. Ce moment n'est bien sûr pas la vérité ultime de l'acte analytique mais sûrement le signe d'une certitude de ses effets.

Ce porte-à-faux de l'acte analytique n'est pas une sorte de tromperie inhérente à sa mise en place. Car, quand l'analyste se réalise en position d'objet-cause, là se produit la possibilité de faire jouer la barre qui rapplique sur le sujet et qui le détermine comme divisé, divisé entre déni et reconnaissance comme disait Freud, divisé entre vérité et savoir dira Lacan. Et c'est sans doute là un point de réel du sujet, ce réel qui apporte un démenti aux prétentions du Tout-savoir qui vient en écho dans le *Pas-tout* de la vérité.

Comme le signifiant ne peut rien assurer du côté de la vérité de l'acte, sauf à montrer que « je pense là où je ne suis pas », mais qu'aussi, dans mon acte, je dois y être, même sans y penser, alors seul l'objet auquel l'expérience analytique me fait équivaloir peut m'assurer que, dans mon acte, j'y suis. Que j'y suis comme déchet, identique au rebut de mon être de savoir auquel l'expérience a conduit en m'installant comme objet à la place du sujet supposé savoir.

Le modèle de cette opération, Lacan l'illustre dans l'acte du héros, l'acte d'Œdipe qui devient le déchet de sa propre entreprise et où le réel apporte bien en effet un démenti à son destin royal. Toutes proportions gardées, il y a donc quelque chose d'héroïque dans le passage à l'acte analytique, si ce n'est dans le passage à l'analyste.